barre du fleuve est mauvaise. La position en est inconstante comme les sables mouvants, et la profondeur n'en permet l'accès qu'à des bricks de peu de portée.

Par une raison semblable, presque tous les fleuves du Mexique qui se jettent dans le golfe ne peuvent servir d'ancrage aux bâtiments d'un tonnage élevé; et comme la nature n'a pas pourvu la côte orientale de ce pays de baies ou d'anses suffisantes pour y offrir un mouillage sans danger, cette vaste république manque absolument du côté de l'Europe d'un port qui en mérite le nom.

Le soleil se leva enfin, entouré de ses feux les plus éclatants; aucun nuage n'errait dans l'azur des cieux, et le vent, qui avait tourné à l'est, nous promettait une navigation courte et facile. Le pont de la balandre n'était plus aussi encombré; la longueur de notre séjour à Alvarado ayant fait manquer le but du voyage de tous les fermiers, ceux-ci étaient retournés à Tlacotalpan. Nous passâmes la barre lorsque le soleil avait déjà fourni le quart de sa carrière; et nous vîmes, non sans plaisir, s'aplanir derrière nous les dunes qui nous dérobaient la vue d'une bourgade où nous avions été traités en parias.

A la moitié de la traversée, un calme plat nous enchaîna sur les ondes immobiles. Les yeux plongeaient dans leur profondeur verdâtre, éclairée des feux du jour; ils y découvraient des requins nageant nonchalamment et rôdant autour de notre petit bâtiment. Nous restâmes ainsi sans mouvement, comme

surpris par les glaces d'un océan polaire, jusqu'à ce que la brise du soir vînt enfler notre voile. Alors nous atteignîmes en peu d'instants les sables à fleur d'eau de l'île des Sacrifices, et au coucher du soleil, nous ancrâmes sous le fort de San-Juan d'Ulua, à une portée de canon de Vera-Cruz, dont les maisons blanches me firent l'effet des monuments funèbres du cimetière du Père-Lachaise. Je m'élançai dans un canot; je gagnai le môle, et quand j'entrai dans cette ville, quand j'en respirai l'air empoisonné, je ne pus me défendre d'un inexprimable saisissement.

CHAPITRE IV.

Premier établissement de Cortès sur la côte orientale du Mexique. - Prospérité de Vera-Cruz. - Esprit jaloux des Espagnols. - Croyance populaire. - La fièvre jaune. - Causes qui produisent cette maladie. - Douleurs que ressentent les malades, - Le vent du nord. - La paix de Dieu. - Salubrité de Vera-Cruz pour les personnes acclimatées. - La rade. - Le fort de San-Juan d'Ulua. - Ma chambre. - Mon hôtelier. - Les dames de Vera-Cruz. - Promenade du môle, - L'Alameda, - Malibran, - Medellin, -Épisode du vol de mon portefenille. - État moral des soldats du pays. -Mode de recrutement. - Réflexions sur la direction donnée à l'éducation des jeunes gens en France. - La gabare la Dore. - Départ pour Mexico. - Les expulsés. - La caravane. - Fatigues et incommodités du voyage. - Le maître du roulage. - Épisode de la jeune Jarocha. - Belle végétation. — Jalapa. — Le pic d'Orizaba. — Beauté des femmes de Jalapa. — Changement opéré chez les Indiens des climats froids. - Les voleurs. -Las Vigas. — Fantômes d'Ossian. — La cataracte de Naolinco. — La chaussée de San-Miguel. — Perote. — Le meson. — La plaine. — Le mirage. — Puebla. — Caractère d s habitants. — La cathédrale. — Teocali de Cholula. - La Malinche. - Le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl. - Belle forêt de Rio-Frio. - Venta de Cordoba. - Vallée de Mexico. - Les lacs de Chalco et de Texcoco. - Vue de la capitale du Mexique. - Les rideaux de saules.

Le premier établissement espagnol sur le continent septentrional américain fut fondé en 1519 par Fernand Cortès. Après avoir pris possession des côtes d'Yucatan et du Goatzacoalco, il s'arrêta au territoire des Totonaques, où il fit construire quelques maisons avec un petit fort pour la sûreté de ses troupes en cas d'attaque. Cette colonie naissante reçut le nom de Villa-Rica de la Vera-Cruz. Mais la ville qui porte actuellement ce dernier nom ne s'est pas élevée sur les fondements de la première; elle fut bâtie dans son voisinage, à la fin du seizième siècle, par ordre du comte de Monterey, vice-roi de Mexico.

Cette ville devint l'entrepôt général des marchandises espagnoles et des productions mexicaines; elle
fut le foyer des richesses qui se versèrent pendant plus
de deux siècles dans les coffres du trésor d'Espagne.
Dix ans de séjour à Vera-Cruz suffisaient pour acquérir une fortune colossale; mais il est vrai de dire
que le fléau de la fièvre jaune y vint diminuer le
nombre des élus, environ un siècle après sa fondation.
Ce fut la cause qui empêcha Vera-Cruz de prendre
un plus grand accroissement; car les Espagnols qui
venaient chercher fortune au Mexique, certains de
prospérer partout où ils s'établiraient, devaient naturellement fuir un séjour où il fallait tirer à pair ou non
avec la mort.

L'esprit de jalousie des Espagnols ne permit jamais aux nations étrangères de pénétrer dans leur Eldorado et de puiser aux mêmes sources qu'eux. Quelques Européens cependant, venus à la suite des vice-rois, parvinrent à s'établir au Mexique et à entrer aussi dans la voie de la fortune; mais la haine et l'envie ne

tardèrent pas à les poursuivre; beaucoup d'entre eux furent ruinés; quelques-uns virent se terminer leur carrière dans les cachots de l'inquisition.

Ce ne fut que lors de l'élévation d'Iturbide au trône impérial en 1822, que quelques étrangers anglais et français se hasardèrent, à leurs risques et périls, à parcourir les anciens domaines de ces avides conquérants. Longtemps le peuple mexicain, et même la haute classe de la société, avaient été nourris dans la croyance que de l'autre côté de l'océan Atlantique il n'y avait d'autre pays que l'Espagne, et que la France, l'Angleterre, l'Allemagne, etc., n'étaient que des provinces du vaste empire des rois catholiques. En outre, on leur avait inculqué l'idée extravagante que les habitants de ces provinces participaient, dans leur conformation 1, autant de la nature de la bête que de celle de l'homme, qu'ils parlaient un langage diabolique, et étaient exclus de la communion des fidèles. Cette croyance s'était enracinée avec le temps parmi les créoles; et la profonde ignorance de ceux-ci leur ayant fait confondre avec le peuple juif toutes les nations qui habitent hors de la péninsule hispanique, ils désignaient sous le nom générique de juif tout homme qui n'était pas Espagnol. Plus tard, lorsque les premiers Anglais eurent pénétré dans le pays, ce nom de juif fut changé en celui d'Ingles, que les gens du peuple nous ont conservé jusqu'à l'époque du blocus des Français en 1838.

Les Espagnols avaient fait accroire aux Mexicains que notre colonne vertébrale se prolongeait en queue, comme chez les animaux.

La population de Vera-Cruz était, à mon arrivée, d'environ 6,000 âmes; elle s'élève à plus de 8,000 aujourd'hui, quoique le choléra en ait enlevé près de la moitié en 1833. Jamais elle n'a dépassé 16,000, quand le monopole du commerce était aux mains des Espagnols.

La ville est assez jolie dans son ensemble; il y a quelques belles maisons, quelques jolis quartiers; mais il y en a aussi de fort laids et de fort malpropres. Les rues qui longent la mer de chaque côté du môle sont de véritables cloaques, rendus plus dégoûtants encore par des nuées de zopilotls qui les occupent en maîtres.

Vera-Cruz est, pour les personnes non acclimatées, un des points du globe les plus malsains; et grâce aux révolutions du Mexique et à l'apathie des Mexicains, elle restera sans doute un des lieux où le voyageur redoutera toujours d'aborder. Cayenne était naguère un tombeau pour les Européens; depuis les assainissements qu'on y a faits, la fièvre jaune en a disparu. Dans les Antilles françaises elle a beaucoup diminué; mais à Vera-Cruz, cette peste, sous le nom de vomito negro (vomissement noir), n'a rien perdu de sa malignité : elle n'attend que la saison favorable pour répondre par un cri de mort aux actions de grâces des nouveaux débarqués. Plus leur nombre est grand, moins il y a de chances de salut pour chacun; plus on est jeune, plus on est robuste, et plus vite on est frappé. miratt zam miorone fait rinnieve slommer l'asabate

Trois causes principales déterminent dans les villes

populeuses de cette côte l'existence de la fièvre jaune : une forte chaleur, le voisinage de lieux marécageux et une réunion de personnes non acclimatées. Mais il faut que ces causes soient simultanées : si l'une manque, le mal n'existe plus. C'est au mois de mai, quand le soleil arrive au zénith de ces contrées et embrase l'atmosphère, que se développe le germe de la fièvre jaune. La maladie augmente d'intensité jusqu'en septembre, et disparaît en novembre. C'est aussi le temps où l'eau des pluies inonde la terre et forme des mares dans les endroits où elle ne peut s'écouler. L'air se trouve saturé de vapeurs pompées par les rayons de ce soleil vertical, et ces vapeurs enlèvent avec elles les miasmes morbifiques des terres détrempées et des végétaux pourris.

Si à cette époque des voyageurs malavisés viennent à respirer cet air empesté, ils sont frappés comme de la foudre. En vain ceux que des intérêts commerciaux ne retiennent pas au port ne font-ils que traverser la ville pour gagner des lieux moins insalubres, il arrive souvent qu'ils sont atteints du mal dans ce court trajet : ils ont beau fuir, ils traînent avec eux le trait dont ils sont percés; bientôt les douleurs les forcent à s'arrêter, et le lendemain la terre se referme sur eux....

Les voyageurs attaqués de la fièvre jaune en traversant Vera-Cruz ont rarement dépassé Puebla; ils meurent à Jalapa, au Puente-Nacional ou même à Santa-Fe, à trois lieues du port.

Ce n'est pas seulement la mort qu'on redoute dans cette maladie, ce sont les souffrances qui la précèdent.

La vie semble se réfugier dans le cerveau, et on ne la sent que par les douleurs aiguës qui l'accompagnent. Le malheureux qui est atteint de la fièvre jaune commence par ressentir de violents maux de tête, d'yeux et de reins. Bientôt son corps entier s'affaisse et semble brisé comme celui d'un homme torturé; puis arrivent les vomissements. Un sang noir sort de la bouche, du nez, des oreilles; il ne reste plus d'autre sentiment que celui de la douleur; la voix s'exhale en cris déchirants. Que de jeunes gens aujourd'hui pleins de vie et de santé, narguant, au doux choc des verres, dans la folle joie d'un festin, la terrible maladie, invisible ennemi qui les guette, demain vaincus par elle et couchés sur un lit de douleur, ne reconnaîtront plus leurs bruyants amis de la veille! Hélas! c'est encore un bonheur quand la force du mal absorbe entièrement les facultés du malade! Celui qui conserve toute sa connaissance souffre doublement, si le souvenir d'une famille délaissée vient mêler son amertume aux tortures de l'agonie.

Les femmes, les enfants et les vieillards courent moins de risques que les hommes jeunes et robustes; mais les Mexicains qui viennent du haut pays sont entre tous les plus exposés à être victimes du fléau. C'est que l'habitant des plateaux élevés passe en quelques heures d'une atmosphère tempérée et sèche à un climat brûlant et humide. Le changement ayant lieu sans transition ménagée, la maladie a plus de prise sur lui que sur ceux qui depuis vingt ou trente jours errent sous les tropiques, et dont le sang a déjà eu le

temps de modifier son état sous l'influence de l'air qu'ils respirent.

Les navires en rade sont également sous l'influence de la maladie. La brise de terre leur apporte les miasmes empoisonnés; et souvent un équipage entier, dormant sur le pont par une belle nuit des tropiques, s'est senti au réveil en proie à un sinistre malaise.

Pendant les ravages de la fièvre jaune à Vera-Cruz, le vent du nord apporte quelquefois la paix de Dieu aux malheureux que la maladie décime chaque jour. Tant que ce vent règne, la température se trouve considérablement refroidie, et la mort donne trêve à ses coups. Alors Vera-Cruz prend un aspect singulier : la violence de ce vent est telle, qu'on est forcé de barricader les portes et les fenêtres. Se glissant le long des murs, les passants luttent de toutes leurs forces contre la bise qui s'oppose à leur marche, ou, soulevés par les rafales, ils franchissent à pas de géant un terrain qu'ils n'ont conquis auparavant que pied à pied. La mer s'enfle et mugit; les lames blanchissantes se pressent vers le rivage, viennent avec un bruissement sourd s'abattre sur la grève, et couvrent le môle de torrents d'écume. Quelquefois même elles s'élancent par-dessus les murs de la ville et inondent la place de la douane.

Un fait singulier et important à noter, c'est que le climat de Vera-Cruz devient bon pour ceux qui ont échappé au vomito. On le considère même alors comme un des climats les plus sains du Mexique. J'y ai connu des étrangers qui depuis vingt ans n'avaient pas été alités une seule fois.

A 880 mètres du môle s'élève, sur un îlot de rochers, le fort de San-Juan d'Ulua ¹. C'est un des plus beaux ouvrages de ce genre qui existent en Amérique. Protégé par des bas-fonds qui en rendent l'accès dangereux, défendu par des artilleurs habiles, la réduction de ce fort coûterait sans doute beaucoup de temps; mais les Mexicains, inexpérimentés et timides, ne surent pas le défendre en 1838. Pour la flotte française, les profondeurs de la mer n'eurent bientôt plus de secrets², les remparts restèrent sans défense, les batteries sans voix. Une frégate et deux bombardes s'embossèrent où elles voulurent et firent cesser les feux du fort en quelques heures.

La rade de Vera-Cruz (16), comprise dans un triangle formé par la ville, le fort, l'île des Sacrifices et l'île Verte, est la seule que possède la côte orientale du Mexique, et elle est si mauvaise, que certains capitaines aiment mieux revirer de bord et prendre le large que d'y jeter l'ancre à l'approche d'un coup de vent. Les pilotes de l'escadre de Cortès la comparaient avec raison à une poche percée; car il arrive souvent que, poussés par un vent violent du nord, les bâtiments mouillés au pied du fort dérapent et se brisent sur les récifs des îles qu'on vient de nommer, ou bien, sortant par le canal qui les sépare, vont se perdre sur la côte opposée (17).

En débarquant à Vera-Cruz, j'allai loger chez un restaurateur français qui demeurait près du môle. La rue sur laquelle donnait la fenêtre de ma chambre était sale et puante; on n'y voyait que des ordures et des zopilotls; mais j'avais, par compensation, la vue de la mer, qui se développait magnifiquement devant moi et se perdait à l'horizon dans l'azur du ciel. De mon lit je voyais les premiers rayons du soleil levant qui doraient les lames scintillantes; j'apercevais le fort, les navires disséminés çà et là dans la rade, et la voile lointaine qu'annonçait la vigie.

Ma chambre était meublée de deux chaises, d'une table et d'un lit de camp. C'était beaucoup alors de trouver dans une hôtellerie autre chose qu'un banc de bois. Jusqu'en 1828, on ne connut au Mexique d'autre lit de voyage que les armes d'eau et le zarape. Mais les Français arrivèrent et répandirent peu à peu les commodités de la vie sur les routes les plus fréquentées et dans les principales villes.

Mon hôtelier était un colon du Goatzacoalco. Il avait quitté la hache pour la cuiller à pot, et se félicitait beaucoup du change. On n'était pas splendidement traité chez lui; mais on y était servi proprement et à un prix modéré, circonstance importante dans l'état où se trouvaient mes finances. Je mangeais d'excellent poisson pêché le matin. Le huachinango aux couleurs de cinabre, comme le rouget de nos mers du Nord, est fort abondant dans la baie de Vera-Gruz; c'est un mets de fondation à déjeuner. On peut avoir sa table fort bien servie à Vera-Gruz. Le marché

⁴ Les Espagnols écrivent *Úlua* et prononcent *Ouloua* : c'est à tort que nous disons *Uloa*.

² Avant le bombardement, on laissa nos marins sonder les passes sans leur tirer un coup de canon.